

Les raisons du coeur

Paul Tana

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tana, P. (1994). Les raisons du coeur. *24 images*, (71), 14–14.

Les raisons du cœur

par Paul Tana



COIL. CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Huit et demi
(1963).
Claudia Cardinale
à l'avant-plan.

Avec Fellini, tout a commencé pour moi au début des années soixante au cinéma de la Place Ville-Marie.

Ce cinéma qui n'existe plus maintenant mettait à l'affiche beaucoup de films italiens en version originale avec sous-titres et était devenu, au même titre que le marché Jean-Talon, la rue Dante ou le Caffè Italia, une partie du village mental que les immigrants italiens avaient reconstitué dans Montréal, la métropole.

On y allait régulièrement le dimanche après-midi. À travers les images et les sons de ces films italiens on retrouvait le goût, la manière, la langue d'un pays qu'on venait de quitter cinq ou six ans auparavant.

Dans cette salle, souvent trop pleine, à voir les visages rougeauds et burinés des hommes en chemise blanche et cravate, à sentir les parfums des femmes endimanchées qui, soit d'une caresse douce ou d'une gifle éclatante, ramenaient les enfants trop turbulents à l'ordre, on se serait cru dans le cinéma d'un village italien. Un bel anachronisme dans cette Place Ville-Marie qui était, ces années-là, le grand symbole de la modernité montréalaise.

C'est là que, jeune adolescent, en compagnie de mon père et ma mère, j'ai vu mon premier film de Fellini: *Huit et demi*.

Après la projection, pendant que ma mère réveillait mon père qui s'était endormi comme d'habitude, j'essayais, tant bien que mal, de mettre en place les pièces de ce puzzle. Peine perdue, je n'arrivais à rien

du tout, ce que j'avais en tête c'était la rumba de la Saraghina sur la plage avec la mer en arrière-plan, les seins de Sandra Milo et toutes les autres femmes de Guido tour à tour maternelles, aimantes, sensuelles.

C'était comme si tout le film était une femme qui m'avait pris dans ses bras pour me consoler de ma nostalgie de jeune immigrant, pour me rappeler tendrement que, malgré mes déguisements, je n'étais pas un cow-boy mais un simple Italien.

«Ataboy mon père est cow-boy, shoo pour le tien, il est Ita-

lien!» C'était une petite chanson qu'on chantait souvent dans les cours d'école de la fin des années cinquante.

Bien des années plus tard, j'ai vu et revu *Huit et demi*. À chaque fois j'ai ressenti ce même sentiment de douce consolation. Si j'ai réussi à mettre en place ce puzzle qui m'apparaissait tellement énigmatique la première fois mais qui, au fond, était très simple, je n'ai jamais éprouvé le désir d'aller plus loin dans la compréhension de ce film. Je n'ai jamais éprouvé le désir d'aller plus loin dans la compréhension de tous les autres films de Fellini. Leur bercement m'a toujours suffi.

Au fond, j'ai été et je suis un très mauvais spectateur de ses films car, comme le dit Nabokov, les bons lecteurs (traduisons par spectateurs) «ce sont ceux qui ont appris à ne pas partager les émotions des personnages mais celles de l'auteur — les joies et les difficultés de la création». Les mauvais lecteurs (spectateurs) «sont ceux qui lisent (regardent) dans le but adolescent d'apprendre à vivre ou dans le but académique de s'adonner aux généralisations». Les pires sont ceux «qui lisent (regardent) dans le but infantile de s'identifier aux personnages».

En regardant les films de Fellini je n'ai jamais fait autre chose que m'identifier aux personnages, aux lieux, à leurs musiques. J'ai été et je suis un spectateur très banal de tous ses films. Mille excuses, Maestro! mais parfois le cœur a ses raisons... ■